

## **S'imaginer mort : un tombeau pour Hortense et Patricia *Suzanne et Louise* de Hervé Guibert**

Rebecca Leclerc

---

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96125ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Spirale magazine culturel inc.

**ISSN**

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Leclerc, R. (2021). Review of [S'imaginer mort : un tombeau pour Hortense et Patricia / *Suzanne et Louise* de Hervé Guibert]. *Spirale*, (275), 28–41.

# S'IMAGINER MORT : UN TOMBEAU POUR HORTENSE ET PATRICIA

## SUZANNE ET LOUISE

**HERVÉ GUIBERT**

Paris, Gallimard, 2019  
[1980], 104 p.



Chaque dimanche, un garçon nommé Hervé Guibert rend visite à ses deux tantes, ses deux tantes grises Suzanne et Louise. Plus personne ne va les voir, Suzanne et Louise. Mais lui, il écrit dans le secret quelque chose sur elles : une pièce de théâtre. Sa première idée était de faire un film, mais elles ont refusé. Catégoriquement. Un jour, le garçon remet le manuscrit de la pièce qu'il est en train d'écrire à Suzanne. Il le lui apporte, caché sous sa veste, à l'abri du regard de Louise. Suzanne devra le lire en cachette de sa sœur, car cette dernière, trop pieuse, ne l'appréciera pas. En tout cas, c'est ce que dit Suzanne. Elle lit la pièce, appelle Guibert, lui dit qu'elle est pleine de mensonges. De beaux mensonges que Suzanne aimerait qu'Hervé invente, ou alors elle aimerait qu'il les rectifie, je ne sais pas : *« D'abord nous ne nous appelons pas Louise et Suzanne. Nous nous appelons Hortense et Patricia. Nous n'habitons pas un hôtel particulier dans le XV<sup>e</sup> arrondissement, nous habitons un appartement dans un immeuble moderne [...]. Nous n'avons pas été pharmaciennes, nous sommes d'anciennes quinquaières. Change aussi le nom du chien, Whisky, c'est trop particulier, on pourrait le reconnaître. »* Ce n'est pas très grave, on se dit que ces petits mensonges appartiennent à la fiction, c'est le jeu du roman. C'est ludique. Ça ne compte pas.

Chaque dimanche, oui, le garçon nommé Hervé Guibert se rend chez ses deux tantes, ses deux tantes grises Suzanne et Louise. Il les photographie. Il a finalement décidé de le tourner, ce film sur elles, mais quand elles seront mortes, *« avec des actrices qui joueront leur rôle, dans leur propre maison, avec leurs objets et leurs vêtements. Et les photos seront comme des traces, dans des cadres, à travers lesquelles elles se déplaceront... »* Je trouve cette idée si belle. Il les imagine, ses tantes, posées sur les murs de leur ancienne maison, dans des cadres grands comme des cartes postales. Accrochées sur les murs, Suzanne et Louise veilleraient sur le tournage de ce film réalisé par leur cher neveu. Leurs fantômes seraient sûrement un peu fâchées au début, puis fières à la fin. Et puis, on ne montre jamais les femmes quand elles sont vieilles et fripées. On ne montre que rarement la vieillesse. *« On est beaucoup photographié dans sa jeunesse »,* dit Suzanne, *« puis on vieillit*

et on devient laid, la vieillesse n'est pas montrable». Guibert la montre et ça leur plaît. Elles s'étonnent de se voir si belles, si intéressantes, même tardivement. Du 24 octobre au 24 novembre 1979, les photos prises par l'artiste sont exposées à la Remise du Parc à Paris, avec celles des cires du musée Grévin. L'exposition, intitulée «Les coulisses du musée Grévin, et Suzanne et Louise, bribes», montre les images en noir et blanc de ces femmes mystérieuses et quasi inquiétantes.

*Suzanne et Louise*, deuxième publication d'Hervé Guibert, est construit d'alternances entre des textes manuscrits issus du journal de l'écrivain et des instantanés photographiques de ses deux grandes tantes, petites et courbées. Ce projet est d'emblée conçu comme un film, puis comme une pièce de théâtre, intitulée «Louise et Suzanne». En 1977, une lecture est enregistrée à Avignon, au Gueuloir, avec les voix de Michel Foucault et de Michael Lonsdale. Elle ne sera jamais montée. Puis le projet redevient un film. Le premier tirage du roman-photo, réalisé à la suite de ces différents projets, a lieu en 1980. *Suzanne et Louise*, réédité en 2019 par les éditions Gallimard dans la collection l'Arbalète, est issu de ces rencontres hebdomadaires entre le neveu et ses deux tantes.

## MORTES AU MONDE

Louise est la tante aux cheveux longs. Elle n'a pas touché sa chevelure depuis la fin de la guerre en 1945. Ses cheveux, «*qui sont pour elle la chose la plus intime*», elle les porte toujours tressés autour de son crâne. Elle accepte, un jour, que Guibert les prenne en photo, détachés. Cette série de photos, sous-titrée par l'écrivain «La transformation», est bouleversante. Louise y défait ses nattes, passe sa main dans les longues mèches, les mouille dans l'évier, les brosse. Ainsi dénoués, ses cheveux ressemblent à des écheveaux de laine défaits.

Louise a passé huit ans de sa vie au carmel. Elle dormait sur une paillasse et ne portait ni soutien-gorge, ni gaine, seulement une chemise de laine blanche. Elle n'avait pas le droit de parler, pas le droit d'écrire. Elle vivait en silence. «*Quand j'y repense, ces huit années ont été les plus belles de ma vie.*» Sur une autre photographie, elle porte la muselière de son chien Whisky. Elle raconte, à travers les retranscriptions de Guibert, ces années au carmel où son identité, son agentivité, lui fut enlevée : «*Je n'avais pas le droit de dire "mon corps", "mes mains" ou "ma bouche". Je devais dire : "Notre corps,*

*nos mains, notre bouche". Je ne devais pas dire : "J'ai mal au ventre", pas le droit de prononcer le mot ventre, on disait : "J'ai les intestins malades", même pas "mes intestins"*». Louise a passé huit ans à ne pas dire «je», à dire «nous». Et je trouve fascinant qu'elle survive dans l'œuvre de Guibert comme une partie du binôme Suzanne-et-Louise, pensé aujourd'hui comme une entité monolithique à deux têtes, des tantes qui viennent par deux, qui viennent à deux, qui disent «nous», dont on dit «elles», et leur neveu les entrelace et les entre-écrit jusqu'à ce qu'on ne puisse plus vraiment dire qui a fait quoi, ou qui était qui.

L'obsession de Guibert pour la mort et la disparition traverse l'ouvrage de bord en bord. Il faut en être averti. La mort des chiens, des tantes, de Guibert. C'est une préparation, une manière de canaliser l'angoisse de la fin. C'est une chose facile, banale, d'être angoissé par la mort, d'en être obsédé. C'est facile de ne dire que cela, de n'y voir que cela. Devant les photos du vieux corps de Suzanne allongé, je ressens un malaise, ça me prend au ventre, et ma terreur de la mort me pousse à fermer le livre. Dans la sous-section «Le cadavre», Guibert écrit : «*Suzanne enfin, comme par défi, me propose ce qui a trait spécialement à mon désir, dans ce rapport photographique, et que je n'avais même pas osé porter à ma conscience.*» Ce désir refoulé, elle l'identifie avec précision, quand elle lui propose d'appeler à la Faculté de médecine, pour voir s'il est possible que son neveu prenne en photo son cadavre, sa vraie dépouille, et Guibert se rend compte «*qu'[il] fait cette série du simulacre de la mort de Suzanne uniquement pour [se] délivrer de l'angoisse de ce rapt*». À la lecture de *Suzanne et Louise*, je réalise qu'une fois la mort comprise, il est difficile de se vouer à autre chose. «*Et le soir, seul à l'arrêt d'autobus*», écrit Guibert dans son journal, «*devant cette évidence de la mort (de ces deux femmes), il me vient l'envie de pleurer (sans jouissance) : je suis désemparé*».

## L'INDÉCENCE DU SIMULACRE

«*Suzanne, la lettre que je pourrais t'écrire pourrait être indécente : ce serait une lettre d'amour. Il me semble que tu me parles, et que je te parle, et que nous communiquons [...]. Mon rêve, bien sûr, serait de photographier ton corps.*» Guibert envoie cette lettre à Suzanne le 12 août 1978. Elle craint que quelqu'un ne la trouve. Elle craint que son neveu ne soit accusé d'inceste. Alors elle la cache entre sa peau et sa gaine, la garde contre elle, cette lettre précieuse dont peu de



P-30

**Hervé Guibert**

LOUISE CHEVEUX DÉFAITS - BIDET  
1978-1979

Tirage gélatino-argentique

© Christine Guibert /

Courtesy Les Douches la Galerie, Paris

gens pourraient entendre le cri d'amour. Je me demande si le contact du papier de la lettre avec son corps ne fait pas lui aussi partie de la relation étrange qu'elle entretient avec son Hervé. Je me demande si elle n'invente pas cette crainte seulement pour justifier la proximité de la lettre avec sa peau.

Les trois jouent à être morts. Une force violemment érotique émane des photographies de la série « Le simulacre ». Ce n'est pas étonnant, car dans les recoins de la préparation à la mort surgit, souvent, Éros. Dans *Le mausolée des amants*, journal posthume de l'écrivain où il mentionne fréquemment ses tantes, je note cette petite phrase : « Z. me demande ce qui me pousse à faire ces photos de mes grand-tantes, je dis d'abord l'amour, puis je dis : "Qu'est-ce que tu veux, j'ai quand même une espèce d'attraction pour cette chair presque moribonde". » Guibert ne s'en cache pas, de son attraction pour les trous, le sang, les piqûres, les écorchures, les blessures, les culs pleins de merde, les vieilles, les jeunes, les autres. Son rêve est de photographier Suzanne de fond en comble, et avec la photo de s'en rapprocher, de cette femme « extrêmement belle ». Alors il prend tout en photo, il est compulsif, ne sait plus quoi choisir, il compile. Ses grand-tantes, il va les inscrire quelque part avant qu'elles ne meurent, qu'il ne meure, et c'est ce que fait le roman-photo : il témoigne de leur existence. Une preuve et une marque de ces vies banales pour certaines, essentielles pour un autre. Dans cette prise en charge de la mort à venir, Hervé Guibert anéantit l'angoisse.

## FANTÔMES

Le projet photographique derrière *Suzanne et Louise* est cohérent avec le projet d'écriture de Guibert. Je veux dire que les deux médiums planifient, inventent, dictent, annoncent et prévoient l'avenir. L'avenir vers lequel pointe le roman-photo est la mort. Je lis Guibert sur la pointe des pieds, je jure que j'ai l'impression que le lire mal, le lire vite, serait une erreur avec des conséquences graves. Quand on lit et qu'on regarde *Suzanne et Louise*, on se dit que l'écrivain essaie d'éviter les faux-pas. Car ceux-ci auront un effet sur le réel. Et il ignore tout de la force incantatoire de sa magie. Il fait attention. L'écrivain refuse d'aller au bout de certaines de ses pensées, et indique à certains moments qu'il ne peut pas écrire tel ou tel vœu, craignant qu'il ne se réalise : « J'ai peur des araignées, mais je n'ai pas peur de la présence des morts, je vivrai avec

ce souvenir vaquant à mes côtés. Et le soir, j'hésite à écrire ce vœu, car j'ai peur, tout à coup, qu'il ne devienne un sort. » La photographie fait partie de ce rituel compulsif. Avec elle, Guibert essaie de résoudre les absences, de combler les manques.

« Je trompe mon monde : je suis encore pour eux "Le garçon aux belles boucles blondes", je sais moi que je suis déjà l'homme chauve », écrit-il dans son journal. Il est une sorte d'oracle, Hervé Guibert, il connaît l'avenir. La mise en scène derrière les photos de ses tantes n'est pas bénigne. En orchestrant ce simulacre de la mort, il se prépare, un peu, à la sienne. En maniant la « chair moribonde » de ses tantes, en les habillant méticuleusement telles des poupées de cire, il fait un travail sur son propre cadavre. Il le dit un peu, lui aussi, dans *Le mausolée des amants*. Assis dans le métro, face à une femme qui tricote et à deux jeunes garçons blonds dont les jambes nues s'effleurent, Guibert devine qu'il se trouve devant un tableau familial en raison de ces quelques pointes de contact singulières : « Je me dis que c'est là que se tient d'abord le lien familial : dans un contact totalement indifférent, familier, en ceci qu'il n'associe pas la sensation d'une chair pourtant étrangère à un fantasme de désir ou de répulsion : la chair maternelle [...] est une chair qu'on supporte juste, qui est insensible, comme sa propre chair. » En ce sens, la chair mortifère de Suzanne est un peu la chair de Guibert.

*Suzanne et Louise* peut se lire comme un conte aux accents sadiques. C'est le récit, très simple, de ces deux femmes seules et recluses. Dans un entretien radiophonique à France Culture, consacré à la première publication de cet ouvrage, Guibert racontait : « Tous les samedis, j'allais déposer dans leur boîte aux lettres un petit récit qui était le scénario que j'imaginais le lendemain. J'ai travaillé comme ça pendant six mois avec elles et après [...] j'écrivais comme ça, dans mon journal, des notes, mais sans penser que je les utiliserais plus tard [...]. Et dans l'idée du roman-photo, j'ai réutilisé les textes qui étaient dans le journal. » Cette démarche fait du livre un tombeau où perdurent les mémoires de ces deux femmes si chères à l'écrivain. À travers l'écriture et l'image de ces souvenirs, Guibert parvient à s'écrire lui aussi, à parler de lui, et ce qui en ressort, c'est une chose rare, c'est un témoignage d'amour d'un neveu à ses grand-tantes.







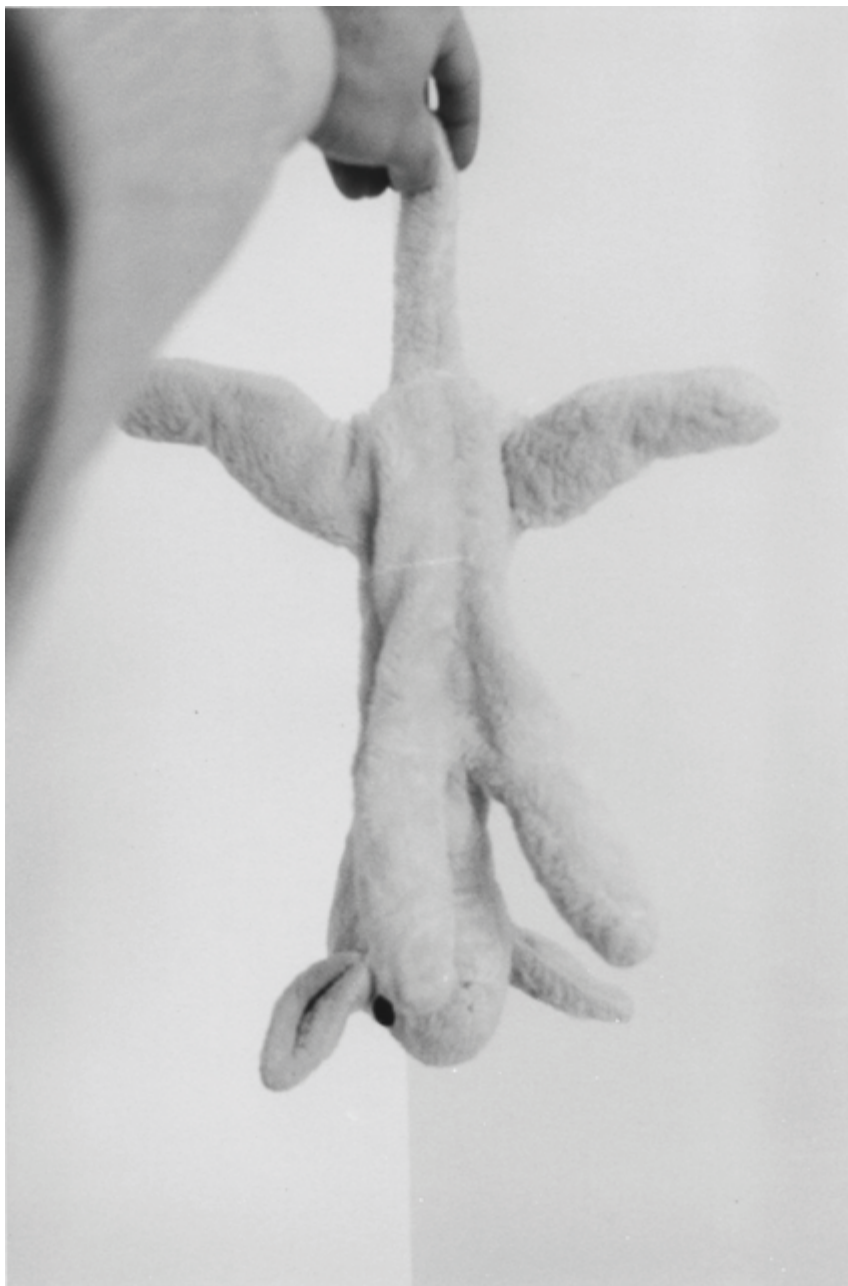














P-32 NEFERTITO (DANS LE COIN)  
1984

P-33 NEFERTITO PROFIL GAUCHE  
1984

NEFERTITO DE DOS  
1984

P-34 LE MARIONNETTISTE  
N.D.

P-35 TABLEAU ET FENÊTRE,  
VILLA MÉDICIS  
N.D.

P-36.37 HANS GEORG BERGER  
ACCROUPI, ELBE  
N.D.

P-38 AGNEAUDOU DANS LE LIT  
1981

P-39 AGNEAUDOU  
1981

P-40 TABLE AUX 5 OBJETS, ROME  
1989

Tirages gélatino-argentiques

© Christine Guibert /

Courtesy Les Douches la Galerie, Paris